

⁴⁸ Le comte Neipperg, chambellan et second mari de Marie-Louise, n'avait qu'un œil.

⁴⁹ Maison communale. *N. du Trad.*

⁵⁰ Georges IV, dit-on, se montra mécontent en entrant dans sa chambre d'Holyrood, habillé du tartan des Stuarts, de voir une personne exactement habillés de même : c'était sir William Curtis. Le chevalier avait le costume complet, jusqu'au couteau dans la jarretière. Il demanda au roi comment il le trouvait : — « Fort bien, » répliqua sa majesté ; « il ne vous manque qu'une cuillère dans vos grègues. » Le mangeur de soupe à la tortue s'est fait graver avec son habillement celtique.

L'ILE,

ou

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

AVERTISSEMENT.

Les principaux événements qui forment la base de ce poëme sont tirés en partie du récit de la révolte et de la capture du vaisseau *la Bounty* dans les mers du Sud, en 1789, par le lieutenant Bligh, en partie de la relation des îles Tonga par Mariner.

Gènes, 1825.

L'ILE.

CHANT PREMIER.

I.

L'heure de quart du matin était arrivée; le vaisseau continuait sa marche et poursuivait avec grâce sa route liquide; au milieu des vagues jaillissantes la proue majestueuse creusait un rapide sillon. En face, le monde des eaux se déroulait à perte de vue; derrière, étaient semés les îlots de la mer du Sud. La nuit paisible, commençant à replier ses ombres et à se diaprer de lumière, était arrivée à ce moment qui sépare les ténèbres de l'aurore; les dauphins, sentant l'approche du jour, s'élevaient à la surface, comme empressés de recevoir ses premiers rayons; les étoiles voyaient leur clarté pâlir devant des clartés plus vives, et cessaient de baisser vers l'Océan leurs brillantes paupières; la voile, naguère obscurcie, reprenait sa blancheur, et une brise rafraîchissante soufflait sur les flots. Déjà l'Océan pourpré annonce la venue du soleil; mais avant qu'il paraisse, quelque chose va se passer.

II.

Le chef vaillant dort dans sa cabine, plein de confiance dans ceux qui veillent; ses songes lui retracent le rivage

aimé de la vieille Angleterre, ses fatigues récompensées, ses périls terminés; son nom a pris place sur la liste glorieuse de ceux qui ont été à la découverte du pôle qu'entourent les tempêtes. Le plus pénible est passé, et tout semble lui répondre du reste²; pourquoi donc son sommeil ne serait-il pas paisible? Hélas! son tillac est foulé par des pieds indociles, et des mains audacieuses veulent s'emparer du commandement; ce sont de jeunes cœurs soupirant après l'une de ces îles qu'un beau soleil éclaire, où l'âme se réchauffe au sourire de l'été et de la femme; ce sont des hommes sans patrie, qui, après une trop longue absence, n'ont point retrouvé le toit natal, ou l'ont trouvé changé; des hommes à demi civilisés, qui préfèrent une vie sauvage, douce et tendre, à la vague incertaine. Les fruits spontanés que la nature prodigue sans culture; les bois qui n'ont de sentiers que ceux que trace le caprice; les champs où l'abondance prodigue ses dons à tous indistinctement; la terre possédée en commun, n'appartenant à personne; ce désir, que les siècles n'ont pu étouffer dans l'homme, de n'avoir de maître que sa volonté³; la terre, dont les trésors invendus sont à sa surface, et n'ayant d'or que ses produits et les rayons du soleil; la liberté, qui dans chaque grotte trouve une demeure; ce jardin universel où tous peuvent se promener, où la nature avoue une nation pour sa fille, et se complait au spectacle de sa sauvage félicité, nation heureuse, ayant pour toute richesse des coquillages et des fruits, pour marine des canots qui n'ont jamais perdu le rivage de vue, pour plaisirs la vague écumeuse et la chasse, et pour qui le spectacle le plus étrange c'est un visage européen: voilà les objets, voilà le pays que ces étrangers brûlent de revoir; cette vue leur coûtera cher.

III.

« Brave Bligh, éveille-toi! l'ennemi est à ta porte! Éveille-toi! éveille-toi! Hélas! il est trop tard! les mutins ont fièrement pris place à la porte de ta chambre, et ont proclamé le règne de la fureur et de la crainte. Tes membres sont garrottés; la baïonnette est appuyée sur ta poitrine; ceux

qui tremblaient naguère à ta voix te déclarent leur prisonnier, et te traînent sur le tillac, où désormais à ton commandement ne manœvrera plus le gouvernail, ne s'enflera plus la voile. Le sauvage instinct qui cherche à étouffer sous des manifestations de colère la voix du devoir audacieusement violé, éclate autour de toi, aux regards surpris de ceux qui redoutent encore le chef qu'ils sacrifient; car l'homme ne peut jamais faire totalement taire sa conscience, à moins d'épuiser la coupe enivrante de la passion.

IV.

En vain, sans te laisser imposer silence par l'aspect de la mort, ta voix, au péril de ta vie, fait un appel à ceux qui sont restés fidèles: ils ne viennent pas; ils sont en petit nombre, et, comprimés par la terreur, ils sont forcés d'approuver ce que des cœurs plus farouches applaudissent. En vain tu leur demandes les motifs de leur conduite; ils ne répondent que par un jurement et la menace d'un traitement plus rigoureux. On fait luire à tes yeux la lance éblouissante, on approche de ta gorge la pointe de la baïonnette. Les mousquets sont dirigés contre ta poitrine par des mains qui ne craindront pas d'achever leur crime. Tu les défies de consommer leur forfait, en t'écriant: « Feu! » Mais ceux sur qui la pitié n'a rien pu sont capables encore d'admiration; un reste de leur ancien respect a survécu à la loi du devoir qu'ils ont brisée. Ils ne veulent point tremper leurs armes dans le sang, mais t'abandonnent à la miséricorde des flots⁴!

V.

« Lancez la chaloupe! » s'écrie alors leur chef; et qui osera répondre « Non » à la Révolte dans ce premier moment d'effervescence, dans les saturnales de sa puissance inespérée? La chaloupe est descendue avec toute la promptitude de la haine, et bientôt, ô Bligh! il n'y aura plus entre la mort et toi que sa planche fragile; elle ne contient d'autres provisions que ce qu'il en faut pour promettre ce trépas que leurs mains te refusent; tout juste assez d'eau et de pain pour prolonger pendant quelques jours l'agonie des

mourants. Néanmoins, quelques cordages, un peu de toile, du fil à voile, véritables trésors pour l'homme exilé sur les solitudes de l'Océan, sont ajoutés ensuite, à la sollicitation pressante de ceux qui ne voient pour eux d'autre espoir que l'air et la mer; on y joint encore l'intelligente boussole, cette vassale tremblante du pôle, cette âme de la navigation⁵.

VI.

Alors, le chef qui s'est élu lui-même croit devoir amortir la première sensation de son crime, et ranimer le courage de ses compagnons, de peur que la passion ne revienne au port de la raison. — « Holà ! la tasse à boire⁶ ! » s'écrie-t-il. « De l'eau-de-vie pour les héros⁷ ! » arriva-t-il un jour à Burke de s'écrier, voulant sans doute qu'on allât à la gloire épique par un liquide chemin. Nos héros de nouvelle date partagèrent son avis; la coupe fut vidée avec de grands applaudissements, et ce cri : *Huzza ! En route pour Otaïti,* » retentit de toutes parts. Quel cri étrange dans la bouche de ces fils de la révolte ! L'île paisible et son sol si doux, les cœurs amis, les banquets sans travail, la politesse prévenante inspirée par la seule nature, les richesses que n'a point amassées l'avarice, l'amour qui ne s'achète pas, tout cela peut-il avoir des charmes pour de farouches enfants des mers, chassés sur leur navire devant tous les vents du ciel ? Est-ce donc au prix du malheur d'autrui qu'ils se préparent à obtenir ce qu'implore vainement la douce Vertu, le repos ? Hélas ! telle est notre nature; tous nous tendons au même but par des routes différentes; nos facultés, notre naissance, notre patrie, notre nom, notre fortune, notre caractère et même notre constitution physique exercent sur notre argile flexible plus d'influence que tout ce qui est en dehors de notre étroite sphère. Et cependant une voix murmure au-dedans de nous, que nous entendons à travers le silence de la cupidité, le tintamarre de la gloire; quelque croyance qu'on nous enseigne, quelque sol que nous foulions, la conscience de l'homme est l'oracle de Dieu !

VII.

La chaloupe est encombrée par le petit nombre de ceux qui sont restés fidèles; cet équipage attend tristement son chef; mais il en est qui sont restés à contre-cœur sur le tillac de cet orgueilleux navire, — moralement naufragé, — et qui voient d'un œil de compassion la destinée de leur capitaine; pendant que d'autres, insultant aux maux qui l'attendent, rient de voir sa voile pygmée et sa barque si fragile et si chargée. Le léger nautile qui dirige sa nacelle, cet enfant de la mer, heureux navigateur de son canot-coquille, cette Mab⁸ des ondes, cette fée de l'Océan, a une embarcation moins fragile, et plus de liberté, hélas ! dans ses mouvements. Quand l'ouragan aux ailes de flammes balaie l'abîme, il est en sûreté, — il trouve un port au fond des eaux, — et survit triomphant aux flottes des rois de la terre, qui font trembler le monde, et que le vent anéantit.

VIII.

Quand tout fut prêt sur ce navire qui obéissait à un révolté, — un matelot, moins endurci que ses camarades, laissa voir cette vaine pitié qui ne fait qu'irriter le malheur. Son regard chercha celui de l'homme qui fut son chef, et lui exprima un sympathique repentir; puis il porta une liqueur bienfaisante à sa bouche altérée et brûlante. Mais on l'observa, on le fit retirer, et aucun nuage de commisération ne vint plus obscurcir l'aurore de la révolte⁹. Alors s'avança l'audacieux jeune homme qui récompensait l'affection de son chef en le sacrifiant; et, montrant la frêle embarcation, il s'écria : « Partez sur-le-champ ! Le délai c'est la mort ! » Et néanmoins en ce moment même il ne put entièrement étouffer ses sentiments. Il suffit d'un mot pour éveiller en lui le remords d'un forfait qui n'était encore consommé qu'à demi; et l'émotion qu'il dérobaux regards de ses complices se dévoila à son chef. Quand Bligh, d'un ton sévère, lui demanda ce qu'étaient devenus sa reconnaissance pour l'affection qu'il lui avait témoignée, et l'espoir qu'il avait conçu de voir son nom, célèbre un jour, ajouter un nouveau lustre aux mille gloires de l'Angleterre, ses lèvres convulsives ne purent

articuler que ces mots terribles : « C'est cela ! c'est cela ! Je suis en enfer ! en enfer. ¹⁰ » Il n'en dit pas davantage ; mais, poussant son chef vers la barque, il le confia à cette arche fragile. Ce furent les seules paroles qui tombèrent de ses lèvres ; mais que de choses étaient contenues dans ce féroce adieu !

IX.

En ce moment, le soleil arctique s'élevait tout entier au-dessus des ondes ; tantôt la brise se taisait, tantôt elle murmurait du fond de son antre ; comme sur une harpe éolienne, ses ailes fébriles tantôt faisaient résonner les cordes de l'Océan, tantôt les effleuraient à peine. D'une rame lente et désolée l'esquif sacrifié se dirigeait péniblement vers les rocs qu'on voyait de loin poindre comme un nuage au-dessus des flots. Cette chaloupe et ce vaisseau ne doivent plus se revoir ! Mais mon but n'est point de raconter leur lamentable histoire, leurs périls constants, leurs rares moments de consolation, leurs jours de dangers et leurs nuits de douleur, leur mâle courage, lors même qu'ils jugeaient leur position sans espoir ; la famine poursuivant sourdement son œuvre de destruction, et rendant le squelette d'un fils méconnaissable même à sa mère ; les maux qui rendaient leur faible pitance plus insuffisante encore, et faisaient taire jusqu'au cri de la faim ; l'inconstance de l'Océan, tantôt menaçant de les engloutir, tantôt les laissant lutter d'une rame paresseuse et avec de lents efforts contre une mer qui ne cédait qu'à regret à la force ; l'incessante fièvre de cette soif dévorante qui accueillait comme l'onde d'une source pure la pluie épanchée des nuages sur des membres nus, éprouvait une jouissance au milieu des froides averses d'une nuit orageuse, et tordait la voile humide pour en extraire une goutte qui humectât les ressorts desséchés de la vie ; l'ennemi sauvage auquel il fallait se soustraire pour demander à l'Océan un refuge plus hospitalier ; ces spectres décharnés, échappés enfin au trépas pour faire le récit véridique des dangers les plus horribles que les annales de l'Océan aient jamais offerts à l'effroi de l'homme et aux larmes de la femme.

X.

Nous les abandonnons à leur sort, qui ne resta pas ignoré, ni sans réparation. La vengeance réclame ses droits ; la discipline violée prend hautement en main leur cause, et toutes les marines, outragées dans leur personne, demandent le châtement des infracteurs de leurs lois. Suivons dans leur fuite les révoltés, à qui une vengeance lointaine n'inspire aucun effroi. Les voilà qui fendent les vagues, — ils volent ! ils volent ! ils volent ! Leurs yeux une fois encore salueront la baie chérie ; une fois encore ces rivages sans loi vont recevoir les hommes hors la loi qu'ils ont accueillis naguère ; la nature et la divinité de la nature, — la femme, — les appellent sur des bords où ils n'auront d'accusateurs que leur conscience, où la terre est un héritage commun dont tous jouissent sans querelle, où le pain se cueille comme un fruit ¹¹, où la possession des champs, des bois, des rivières, n'est contestée à personne. — L'âge *sans or*, celui où nul n'a son sommeil troublé par la pensée de l'or, règne sur ce rivage, ou plutôt y régna, jusqu'au jour où l'Europe en instruisit les habitants mieux qu'elle n'avait fait auparavant, leur donna ses coutumes, améliora les leurs, mais en même temps leur laissa l'héritage de ses vices. Oublions tout cela ! Voyons-les tels qu'ils étaient, bons avec la nature, ou se trompant avec elle. « Huzza ! vers Otaïti ! » tel est le cri qui résonne dans l'air pendant que s'avance le majestueux navire. La brise s'élève ; devant son souffle, la voile naguère détendue arrondit ses arceaux ; les flots bouillonnent plus rapides autour de la proue hardie qui les écarte sans effort. Ainsi l'Argo ¹² fendait l'onde vierge de l'Euxin ; mais ceux qu'il portait tournaient encore les yeux vers la patrie ; — ceux qui montent ce navire rebelle ont renié la leur, et la fuient comme le corbeau fuyait l'arche ; et cependant ils se proposent de partager le nid de la colombe, et d'amollir aux feux de l'amour leurs farouches courages.